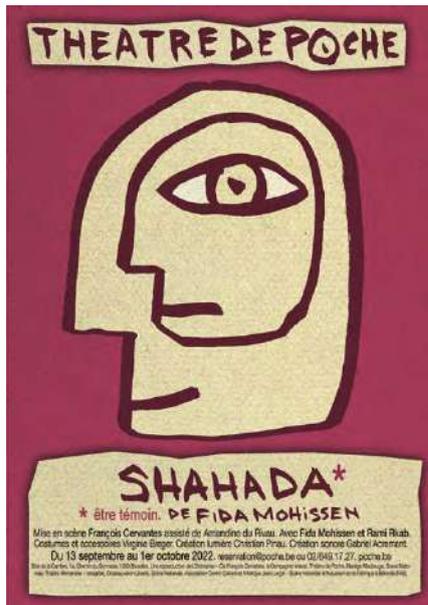


THEATRE DE POCHE

SHAHADA

de Fida Mohissen



De **Fida Mohissen** | Mise en scène **François Cervantes** |
Assistanat à la mise en scène **Amandine du Rivau** | Avec
Fida Mohissen et **Rami Rkab** | Costumes et accessoires
Virginie Breger | Création lumière **Christian Pinaud** |
Création sonore **Gabriel Acremant** | Une coproduction de
L'Entreprise – Cie François Cervantes, la Compagnie Isharat,
Théâtre de Poche, Manège Maubeuge, Scène Nationale,
Théâtre Montansier – Versailles, Chateaufallon-Liberté,
Scène Nationale, Association Centre Culturel et Artistique
Jean Lurçat – Scène Nationale d'Aubusson et de Fabriqué à
Belleville (FAB).

REVUE DE PRESSE – Septembre 2022

Presse écrite

La Libre Belgique – Stéphanie Bocart – 12/09/2022

La Libre Belgique – Stéphanie Bocart – 15/09/2022

L'Echo – Eric Russon – 16/09/2022

Télé

RTBF – La Première / Majuscules – Eddy Caekelberghs – 11/09/2022

RTBF – La Première / Déclic – Julie Morelle – 12/09/2022

Bx1 – David Courier – 14/09/2022

Web

Demandez le Programme – Didier Béclard – 14/09/2022

Le Suricate – Sûrya Buis – 16/09/2022

La Capitale – Zhen-Zhen Zveny – 19/09/2022

Contact presse : Clarisse Lepage – presse@poche.be – +32473405980

En pratique

Quoi ? Le Théâtre de Poche ouvre sa saison 2022-2023 avec "Shahada", de Fida Mohissen, mis en scène par François Cervantes. Cette fiction-témoignage retrace le parcours de Fida Mohissen de son enfance en Syrie à son émigration en France à l'âge de 26 ans. Sur scène, le comédien, d'origine syrienne, Rami Rkab joue Fida dans ses années de jeunesse tandis que Fida Mohissen incarne son propre rôle à l'âge adulte. Se tisse ainsi un dialogue entre passé et présent, entre racines identitaires et émancipation.

Où et quand ? Au Poche, Bruxelles, du 13 septembre au 1^{er} octobre.

Infos et rés. au 02.649.17.27 ou sur www.poche.be

■ Le Poche lance sa nouvelle saison avec "Shahada", mis en scène par François Cervantes.

■ Cette fiction-témoignage est inspirée du vécu de son auteur, Fida Mohissen, Syrien émigré en France.

■ "Imbibé de Dieu", il a eu une véritable prise de conscience pour se libérer du dogme religieux.

"Pourquoi j'ai crié 'Allahou Akbar' le 11 septembre 2001"

Reportage Stéphanie Bocart
Envoyée spéciale à Marseille

Depuis l'imposante gare Saint-Charles qui surplombe la ville de Marseille, il faut longer les voies ferrées pendant près de vingt minutes à pied pour rejoindre la Friche La Belle de Mai, un gigantesque espace de vie, culturel et patrimonial unique en Europe.

Ce matin-là, début juin, il est encore tôt, mais l'air, prisonnier d'une chappe nuageuse, est déjà lourd, présage de quelques gouttes de pluie. En chemin, on croise bien ci et là quelques passants au pas pressé, mais la Belle de Mai, quartier populaire du 3^e arrondissement de la Cité phocéenne, semble préservée de toute agitation matinale. Point d'embouteillages ou de coups de klaxon agacés: ici, rue Guibal, les voitures, cabossées pour la plupart, sont parkées pare-choc contre pare-choc sur une centaine de mètres. Enfin, ce long "tunnel" d'acier débouche sur un croisement et un feu de signalisation. On traverse la rue Jobin et, en quelques pas, on pénètre dans une tout autre atmosphère. Bienvenue à la Friche La Belle de Mai, véritable appendice de la ville de Marseille.

Une ancienne manufacture de tabac de 45000 m²

Réhabilitée en lieu socio-culturel depuis 1992, cette ancienne manufacture de tabac s'étend sur 45000 m². S'y côtoient cinq salles de spectacles et de concert, une aire de jeux et de sport, un restaurant, des jardins partagés, une librairie, une crèche, des galeries d'art, un toit-terrasse de 8000 m², un centre de formation, des studios de

répétition...

À l'entrée du site, protégé du trafic ferroviaire par de hauts murs colorés de graffiti, des gamins jouent sur le terrain de foot. D'autres s'éclatent au skatepark pendant que les mamans, un œil sur eux, papotent autour d'un café, attablées sous les grands parasols du café de la Salle des machines. À côté d'elles déjeunent de jeunes entrepreneurs, des artistes, des producteurs...: la Friche est également une pépinière d'entreprises qui compte septante résidents permanents. Parmi eux, depuis 2004: François Cervantes et sa compagnie de théâtre, L'Entreprise.

"Shahada": "être présent, être témoin, attester"

Auteur, metteur en scène et acteur, François Cervantes accueille, en ce début d'été, Fida Mohissen et Rami Rkab pour une résidence de quelques jours à la Friche. Les deux comédiens sont venus régler et répéter *Shahada*, un texte de Fida Mohissen, dont François Cervantes a accompagné la création et pensé la mise en scène. Diction, intonation, gestuelle, réécriture de certains passages, placements sur scène, etc., la somme de travail est considérable. Or, le temps est compté: le spectacle doit être fin prêt pour le 13 septembre, car il ouvre la nouvelle saison du Théâtre de Poche, à Bruxelles.

Un rideau noir camoufle le fond de la salle de répétition. Seules deux chaises font office d'accèssoires. Un décor minimaliste pour un texte fort, intime, presque autobiographique puisque si le spectacle se présente comme une fiction-témoignage - *Shahada* se traduit par "être présent, être témoin, attester" -, il s'inspire amplement du vécu de son auteur, Fida Mohissen. Les cheveux

tirés en chignon, seul au milieu du plateau, sous le regard de François Cervantes et Amandine du Rivau, assistante à la mise en scène, il commence: "Je suis venu vous parler (en s'adressant au public, Ndlr). Ça ne va pas être facile"...

Le théâtre, "c'est 'haram', interdit par l'islam"

Né en Syrie en 1971, Fida Mohissen, deuxième d'une fratrie de huit enfants, est éduqué dans le respect profond et rigoureux des valeurs de l'islam. Dès l'âge de 7-8 ans, il se plonge dans la bibliothèque de son père, "qui renfermait des milliers d'ouvrages", se souvient-il. "Il y avait de tout: de la littérature arabe et mondiale, des livres (geo)politiques, religieux, etc. En matière d'islam, j'étais incollable. Et la langue arabe n'avait plus de secret pour moi."

Dans le studio, ce n'est plus la voix de Fida Mohissen qui résonne, mais celle de Rami Rkab, jeune acteur syrien exilé depuis peu en France, qui interprète Fida jeune. Tout au long de la pièce, ils vont dialoguer, entre passé et présent, entre celui que Fida était, pétri de convictions idéologico-religieuses et politiques, et l'homme, mûr, qu'il est devenu, "libre de corps et d'esprit".

Rami Rkab continue de raconter: "Quand j'en-tre, plus tard, dans la jeunesse de la révolution du parti Baas (parti politique au pouvoir en Syrie et en Irak depuis les années 60, Ndlr), je rédige des discours enflammés." À 16 ans, Fida intègre une troupe de théâtre. Primé pour un rôle, il sait désormais qu'il veut "devenir acteur". Mais, selon l'imam du quartier, le théâtre, "c'est haram, interdit par l'islam". Malgré tout, il remonte sur scène: "Il faut bien trouver des arrangements pour continuer à vivre et aimer."



ENRID CAMBERERE

Sur la scène du Théâtre de Poche, Fida Mohissen (à gauche) et Rami Rkab (à droite) interprètent "Shahada", un texte fort et intime mis en scène par François Cervantes.

Une crise spirituelle et identitaire

Il a le théâtre dans le cœur, mais, assure-t-il, "ma colonne vertébrale, c'est l'islam". Son bac en poche, il suit des cours de français en vue d'entamer des études d'ingénieur en France. Mais le 2 août 1990, l'armée irakienne envahit le Koweït. Son inscription est annulée. De retour à Damas, il poursuit son apprentissage intensif de la langue française. Dans le même temps, il se sent "moins enthousiaste pour le régime". "Je commence à penser qu'il manipule la religion, ce qui, à mes yeux, fait de lui un allié de l'Occident, alors qu'il m'a méthodiquement appris à le craindre, le détester, le combattre. Il m'a convaincu que, chaque jour que Dieu fait, tout Occidental se réveille avec la même obsession: que vais-je pouvoir faire aujourd'hui pour participer à la destruction de la civilisation arabo-musulmane?"

Cette pensée ne le quitte pas. Il continue toutefois à faire du théâtre, en arabe puis "exclusivement" en français. Il a ainsi l'occasion de se rendre trois fois – en 1992, 1995 et 1997 – au Festival d'Avignon, avant d'intégrer, à 26 ans, la classe libre du cours Florent et de s'inscrire à la Sorbonne. "Mais, au bout de quatre ans, tout me gave: le théâtre, les études. Tout." Écartelé entre les cultures syrienne et française, il est en proie à une véritable crise identitaire et spirituelle. Il quitte Paris pour Avignon et y ouvre un restaurant-salon de thé syro-libanais.

"Un Dieu ne peut pas commander ça!"

Discret, très à l'écoute, François Cervantes n'interrompt que très peu les deux comédiens. "Vous devez tenir les fins de phrase, leur conseille-t-il. Il y a

beaucoup de phrases qui tombent et ça n'aide pas à ce que la pensée traverse les phrases." Il ajoute: "On va aussi revoir votre entrée sur scène." Fida et Rami acquiescent, se concertent. La répétition reprend.

11 septembre 2001. *Breaking news*. Fida, 30 ans, est assis devant son poste de télévision. "À la vue des images, je sursaute de joie en criant 'Allahou Akbar! Allahou Akbar!' relate Rami. Jour après jour, ma joie ne fait que grandir. Je suis un peu déçu quand je comprends qu'il n'y a pas plus de 3 000 victimes." Août 2002. Un documentaire consacré au 11/9 diffuse des images des victimes, des témoignages de leur famille, des SMS... C'est l'électrochoc: il se sent "hypnotisé, envahi par une émotion indescriptible". Fida adulte s'adresse à son double jeune, le raisonne: "Ce chiffre de 3 000 correspond à des humains qui, comme toi, ont un père, une mère, des frères, des sœurs, des enfants. Bref, des semblables." "Oui!", réagit Rami. Un Dieu ne peut pas commander ça! Le Dieu qui a

commandé ça n'est pas mon Dieu." Ce jour-là, il boit, pour la première fois, de l'alcool. Et s'ennivre jusque tard le soir. "En rentrant chez moi, s'émeut-il, j'ai su que plus rien ne serait comme avant."

"Le réel parviendra toujours à triompher du fantasme"

Aujourd'hui marié, père de deux enfants, Fida Mohissen, 51 ans, est directeur du théâtre 11 à Avignon. Après cette fameuse nuit d'août 2002, il lui aura fallu "du temps, quatre à six ans," pour se libérer du "joug du Ciel", confie-t-il lorsqu'on le retrouve à l'issue de la répétition. Désormais, "je ne crois pas qu'il y a un Dieu qui parle aux hommes à travers des Livres. Mais j'ai une connexion mystique à l'invisible,

au transcendant".

Plus investi que jamais dans l'écriture théâtrale, il estime que c'est son "devoir de porter ce témoignage, cette shahada". D'abord, "pour fournir des outils de compréhension aux miens, ici". Puis, "pour dénoncer clairement une idéologie, qui est le dogme islamique littéraliste, lequel est responsable, quoi qu'on dise, de ces malheurs (Nine Eleven, les attentats du 13 novembre..., Ndlr)". Et, enfin, "pour, peut-être, épargner, sauver du vide des jeunes" qui, comme lui auparavant, sont tiraillés, perdus entre leurs ici et ailleurs. Pour Fida Mohissen, ce qui a été décisif, c'est "la rencontre de l'Autre: passer du fantasme au réel". "Et, avec un spectacle comme Shahada, on comprend que le réel parviendra toujours à triompher du fantasme."

Fida Mohissen est bien conscient que lorsqu'on apprend qu'il s'est écrié "Allahou Akbar" le 11 septembre 2001, cela a de quoi heurter. Il ne se cherche pas d'excuses, mais livre des clés de compréhension. "Le monde arabo-musulman estime qu'il a toujours été écrasé, malmené par l'Occident, ce qui génère un sentiment d'impuissance, d'amertume et d'humiliation." Il ajoute: "Quand on n'est jamais sorti de chez soi, on ne fonctionne qu'avec des fantasmes, des filtres [politiques, économiques, religieux...]. Du coup, quand on débarque [du Moyen-Orient] en Europe, au départ, on ne voit que ce qui conforte nos fantasmes." Puis, "peu à peu, ceux-ci s'effacent, car on commence à voir l'Autre, l'humain. Et on se rend compte que les Occidentaux sont des gens qui ne cherchent pas à nuire, mais juste à vivre. Tout simplement".

→ (1) 100 000 m² si l'on compte, situés aux alentours, le Pôle patrimoine, avec, entre autres, les Archives municipales de Marseille, et le Pôle média audiovisuel qui regroupe, notamment, des studios de cinéma.

lalibre.be

En vidéo

Sur notre site, Fida Mohissen et François Cervantes détaillent les dessous de la création du spectacle "Shahada".

“Shahada”, pour comprendre comment on peut haïr l’Occident tout en y émigrant

Scènes Fida Mohissen livre un récit éclairant sur l'emprise du religieux.

Critique Stéphanie Bocart

Je suis venu vous parler. Ça ne va pas être facile.” Seul sur le plateau camouflé de noir du Poche, seul face au public volontairement laissé dans la lumière, Fida Mohissen inspire. Et se lance. Il est venu porter sur scène son témoignage – *shahada* en arabe –, raconter son “passage d’une culture à l’autre, d’une langue à l’autre” et son “autorisation à aimer l’Autre”.

Né en Syrie en 1971, celui qui est aujourd’hui auteur, comédien, metteur en scène et directeur de théâtre à Avignon, a émigré en France, à l’âge de 26 ans. Pour ce jeune érudit élevé dans le respect rigoureux des valeurs de l’islam et des principes du parti Baas, son arrivée en Europe a été “un choc terrible”. “J’ai découvert que s’attaquer aux religions; insulter; railler; critiquer, c’était banal. Mais, pour moi, c’était inhabituel et blessant.” Il garde ainsi en mémoire ces mots prononcés en 2001 par Michel Houellebecq: “La religion la plus



Fida Mohissen (à gauche) et Rami Rkab (à droite) sur la scène du Poche.

con, c’est l’islam.” “Cette phrase, se souvient-il, est entrée en moi comme une lame: [à l’époque] j’ai souhaité la mort de Houellebecq.” Et d’enchaîner: “Incroyable quand j’y pense aujourd’hui!” Mais quand il replonge dans ses souvenirs de jeunesse, “en réalité, je parle de quelqu’un d’autre”.

Une fiction-témoignage

Récit intime, presque autobiographique – Fida Mohissen le qualifie de “fiction-témoignage” –, *Shahada* se délie comme un dialogue entre passé et présent, entre racines identitaires et émancipation. Sur scène, Fida Mohissen, aujourd’hui 50 ans, devenu “libre de corps et d’esprit”, se confronte à son double dans ses années de jeu-

nesse (joué par Rami Rkab, comédien d’origine syrienne exilé depuis peu en France), alors “enfermé dans la citadelle de Dieu” et pétri de convictions idéologiques et politiques.

Sans chercher à se disculper, Fida Mohissen livre des clés pour comprendre comment il a eu “le coup de foudre” pour la France (où il a émigré en 1997 pour s’inscrire au Cours Florent et à la Sorbonne) tout en nourrissant une “haine de l’Occident”, au point de s’écrier, le 11 septembre 2001 “Allahou Akbar!” Il lui faudra découvrir l’amour et aller à la rencontre de

l’Autre pour avoir une profonde prise de conscience et se libérer du dogme religieux.

Pudeur, poésie et retenue

Sobre et subtile, avec son décor dépouillé (seules deux chaises font office d’accessoires) et son éclairage en clair-obscur, la mise en scène de François Cervantes crée un véritable écrin pour que la parole des deux comédiens soit au centre de l’attention. Le détail pour éviter toutefois que le spectateur ne verse dans l’ennui se niche dans les interstices du texte où François Cervantes distille habilement quelques silences et joue sur la position des corps des interprètes

(face à face, face au public...). Interpellé et emporté dans le tourbillon de cette éclairante confession déposée avec pudeur, poésie et retenue, le public sort troublé et ému par tant d’audace, dont on ne peut que souhaiter

qu’elle rayonne au-delà des murs des théâtres.

→ Bruxelles, Poche, jusqu’au 1^{er} octobre. Infos et rés. au 02.649.17.27 ou sur www.poche.be

Récit intime, “Shahada” se délie comme un dialogue entre passé et présent.

De la peur à l'amour

L'ECHO

Dans «Shahada», le dramaturge Fida Mohissen se confronte au jeune musulman qu'il était il y a 25 ans. Une rencontre choc à voir au Théâtre de Poche.

ERIC RUSSON

«**Q**ue pensez-vous de la personne que vous étiez à 20 ans?» À cette question, Fida Mohissen apporte une réponse théâtrale. S'il se tisse, au cœur de tout acte d'écriture, la rencontre entre l'auteur et lui-même, le dramaturge et comédien syrien pousse cette logique jusqu'à dialoguer avec le croyant qu'il était à l'âge de 25 ans, un autre «lui» mû par une ferveur extrême. Cet alter ego est interprété par Rami Rkab, un acteur syrien réfugié en Belgique.

Cette confrontation donne à Fida Mohissen l'occasion de témoigner du profond bouleversement qui s'est opéré en lui, d'un parcours ponctué par deux événements majeurs. Pour cet homme qui a grandi au Liban et en Syrie, sous l'influence du Parti Baas et dans une foi fervente, le premier choc a été son installation en France à l'âge de 25 ans. Si les événements du 11 septembre 2001 réjouissent le musulman qu'il était, une bascule radicale va survenir un an plus tard, lorsque Fida visionne un documentaire sur les victimes des attentats. Il ne voit plus des «mécéants», mais des êtres humains. Et cette prise de conscience, nourrie par ses lectures de penseurs et de philosophes, va transformer sa relation aux autres. «Shahada» se veut le récit bouleversant de cette transformation.

Intégrer sa part d'ombre

«J'ai compris certaines choses en écrivant ce texte», nous confie Fida Mohissen. «Sans le vouloir, j'ai presque vu des notions philosophiques à l'œuvre. Notamment la dialectique hégélienne qui consiste à supprimer, sauvegarder et dépasser. Il y a par exemple des photos de moi que je détestais. Celui que je voyais n'était pas moi et je voulais le supprimer. Mais ça ne marche pas, on ne peut pas supprimer les strates du passé. Donc on sauvegarde et on finit par dépasser ça. Il s'agit aussi d'intégrer notre part d'ombre. De faire la paix avec les parties de nos vies dont on n'est pas fier. J'étais tellement coupé de l'humanité que je pouvais souhaiter beaucoup de mal à autrui.»

Pourtant, le jeune Fida n'a pas basculé dans la barbarie d'une radicalisation qui aurait pu le mener à mourir en martyr. Ce qui l'a sauvé, ce sont d'abord ses parents, qui ont toujours pratiqué un islam éclairé et refusé de se soumettre aux Frères musulmans. C'est aussi la philosophie, dont les textes qu'il a lus l'ont imprégné. «Si j'avais été en Syrie et qu'il avait fallu combattre, c'est sûr que je l'aurais fait», poursuit Fida Mohissen. «Mais m'engager dans Daech? Jamais! C'est Rachid Benzine (chercheur et écrivain franco-marocain, figure de l'islam libéral, NDLR) qui dit: "Faute de donner du sens à sa vie, on donne du sens à sa mort." Mon père croyait en un dieu aimant et moi, je croyais en

«**Mon père croyait en un dieu aimant et moi, je croyais en un dieu qui punit.»**

FIDA MOHISSEN
DRAMATURGE

«**Aujourd'hui, je ne peux pas imaginer de valeurs plus grandes que les Lumières.»**

FIDA MOHISSEN
DRAMATURGE



En se confrontant à son passé, Fida Mohissen fait se rencontrer croyance religieuse et pensée philosophique. © DEBBY TERMONIA

un dieu qui punit. Je croyais aux feux de l'enfer et aujourd'hui, je n'y crois plus.»

«Dans le dogme des religions monothéistes, il y a l'idée du purgatoire, donc la peur d'un dieu», explique le dramaturge. «Des livres entiers parlent par exemple du supplice de la tombe. Il faut l'avoir vécu pour comprendre ça, il y a des théories incroyables auxquelles je souscrivais, moi qui avais quand même un cerveau! On dit par exemple qu'il n'y a que le martyr qui peut empêcher ce supplice. La peur est telle que certains choisissent le chemin du martyr. Aujourd'hui, je ne peux pas imaginer de valeurs plus grandes que les Lumières. Je crois qu'il y a deux pôles: la peur et l'amour. Et dans nos vies, on est au milieu. Il faut toujours savoir où on en est par rapport à ces deux pôles.»

Bousculer les certitudes

En se confrontant au jeune homme qu'il était, Fida Mohissen témoigne qu'entre ces deux pôles, son choix s'est porté sur l'amour de

l'humanité. Dans la langue arabe, le mot «Shahada» a plusieurs significations. Il veut aussi bien dire «témoin» que «martyr». C'est évidemment la première acception qu'il privilégie, avec une nuance supplémentaire: «Ce mot veut dire aussi "être présent". Clairement pour moi, Shahada, c'est donner mon témoignage. Mais cela correspond aussi au présent de la représentation théâtrale. Je crois que le réel triomphera toujours de tous les fantasmes. Et le réel, c'est ce témoignage. On comprend dans le spectacle que j'ai vécu tout ce qui est dit, que je viens de là. On peut changer, inverser les choses.»

«L'idée d'un dieu unique qui a tout créé n'est plus tenable pour moi», confie Fida Mohissen. «Je n'ai pas besoin de croire. J'ai un besoin de connexion amoureuse. C'est la pensée philosophique qui me nourrit. C'est là que je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt. J'ai rencontré des jeunes qui étaient comme moi avant. Si j'étais un jeune aujourd'hui et que je voyais ce spectacle, je ne pourrais plus jamais aborder ces questions

avec la même certitude. Il y a un petit déclin que le spectacle aurait provoqué. Il faut bousculer les certitudes. Instiller le doute.»

Même si la mise en scène de François Cervantès est minimaliste, même si le dispositif scénique est réduit à sa plus simple expression (deux chaises, deux acteurs), privilégiant le discours et les mots qui vont s'échanger, on sort de «Shahada» bouleversé et la tête pleine de questions.

THÉÂTRE



«**Shahada**»
de Fida Mohissen

mis en scène par François Cervantès,
avec Fida Mohissen et Rami Rkab
Jusqu'au 11 octobre au Théâtre de Poche



Le 11/09/2022



Interview disponible ici : https://www.rtf.be/auvio/detail_majuscules?id=2937699



Le 12/09/2022



Interview à revoir ici : https://www.rtf.be/auvio/detail_declic?id=2938111



Le 14/09/2022



Disponible ici : <https://bx1.be/emission/lcr-fida-mohissen-et-rami-rkab/?theme=classic>



La force de l'aveu

Dans « Shahada », Fida Mohissen dialogue avec lui-même, plus jeune. Abordant le sujet de la radicalisation mais aussi celui de l'amour de la foi, il évoque le tiraillement entre l'Islam dont il respecte jusqu'il n'y a pas si longtemps scrupuleusement les préceptes et sa nécessaire émancipation.

« Je suis venu vous parler, cela ne va pas être facile ».

Fida Mohissen est Syrien. Il a 50 ans, dont 26 passés en Orient et 24 en France. Seul sur une scène totalement dépouillée, il explique qu'il a jadis été choqué par un commentaire de Michel Houellebecq sur l'Islam au point de souhaiter sa mort, seule « punition qui pourrait éteindre le feu dans sa poitrine ». Selon lui, en Orient on accepte la religion de l'autre alors qu'en France railler une religion est banal. Mais le temps a passé et quand il parle de lui, il parle de quelqu'un d'autre.

Il sort de scène pour aller chercher une chaise et revient avec son moi jeune (Rami Rkab). Ils s'installent tous les deux et le Fida d'aujourd'hui raconte qu'il a retrouvé ses carnets de jeunesse mais ne s'y reconnaît pas. Le Fida du passé lui rafraîchit alors la mémoire.

En 1974, il a trois et demi, sa famille s'installe à Beyrouth Ouest, au Liban dont elle est chassée par la guerre civile. Il retourne alors en Syrie. Son père avait une grande pièce pleine de livres dont il mettra dix ans à venir à bout. Il dispose alors d'une connaissance religieuse et d'une aisance en arabe. Il veut faire du théâtre mais sa colonne vertébrale reste l'Islam. Or le théâtre est haram, interdit par l'Islam.

La découverte de la langue française constitue un autre choc pour le jeune homme qui passe son Bac en 1989. L'année suivante il se rend à Paris pour s'inscrire dans un cursus de génie électrique. Il rentre à Damas pour préparer le grand départ mais le déclenchement de la première guerre du Golfe – l'Irak envahit le Koweït – provoque l'annulation de son inscription. Il investit alors le département de littérature de la Faculté des Lettres de Damas.

A ce moment, il est persuadé que tous les Occidentaux veulent la destruction de la civilisation arabe et de l'Islam. Lors des attentats du 11 septembre 2001, il crie « Allahou Akbar » et déplore qu'il n'y ait que 3.000 victimes. L'année suivante, il découvre un reportage sur les victimes du Zero Nine Eleven. Il est bouleversé par le visage des parents des victimes qui s'expriment. « Un Dieu ne peut pas commander ça, le Dieu qui a commandé ça n'est pas mon Dieu. » Il y aura un avant et un après.

Et c'est la confrontation entre le jeune Fida qui respecte scrupuleusement les préceptes de l'Islam et le Fida actuel qui aspire à l'émancipation et à l'amour qui constitue la trame de « Shahada ». Ce mot signifie être présent, être témoin. C'est à la fois le témoignage, la profession de foi musulmane, premier pilier de l'Islam et le martyr, « témoigner de sa foi par la mort ».

En écrivant et présentant ce monologue à deux voix, qui constitue à ses yeux également un aveu, Fida Mohissen espère éviter à d'autres jeunes de perdre, comme lui, 30 années de leur vie enfermés dans un dogme. Le propos centré sur son seul auteur peut sembler égocentrique mais il tend pourtant vers l'universel lorsqu'il exprime le fait que l'Islam rigoriste est une prison dont on peut s'extraire.

La mise en scène est épurée au maximum, pas de décor, seuls deux chaises comme accessoires et la salle reste même éclairée pendant quasi toute la pièce. Le metteur en scène voulait en effet garder l'essentiel : la parole comme acte en tant que tel et le contact avec le public. « Mon travail de mise en scène, explique François Cervantes, c'était de ne pas en faire, d'enlever contrairement à ce que l'on fait d'habitude. Ne garder que le témoignage pour le pas le dénaturer, ... ».

Didier Béclard

« Shahada » de et avec Fida Mohissen, avec Rami Rkab, jusqu'au 1er octobre au Théâtre de Poche à Bruxelles, 02/649.17.27, www.poch.be.



Shahada : témoignage intime d'un parcours entre Damas et Paris



De Fida Mohissen. **Mise en scène de François Cervantes. Avec Rami Rkab et Fida Mohissen. Du 13 septembre au 1er octobre 2022 au Théâtre de Poche.**

Shahada est un mot arabe aux sens multiples, “attester de”, “présence”, “mourir en martyr”, “témoigner”... une polyphonie qui se rattache au caractère multiple du personnage éponyme. Syrien

littéraire, musulman et expatrié, la vie de Fida Mohissen est aussi romanesque que touchante. C'est avec l'acteur Rami Rkab – dans le corps de son jeune moi – qu'il prend place sous le plateau pour nous la conter.

La première scène s'ouvre sur une introduction déclamée par Fida Mohissen, directement il prend de la distance sur son rôle de témoin, ses doutes quant à sa place d'acteur et de biographe. Rami Rkab arrive ensuite, tous deux assis sur une chaise ils s'échangent la réplique, dessinant une chronologie éclatée. L'homme de cinquante ans peut ainsi s'observer, avoir un regard critique, dur et parfois attendri sur une jeunesse radicale et passionnée entre Damas et la Ville Lumière. La distance est un fil rouge de la pièce, celle que l'on prend lors d'un témoignage, vis-à-vis de ses croyances religieuses ou des frontières ethniques auxquelles nous nous heurtons.

Dans ce script intimiste, il extériorise les conflits internes qui habitent les expatriés, les chocs culturels, la violence des mots aux valeurs divergentes selon le locuteur. Ce bouillonnement nécessite une adaptation qui loin de se faire en douceur s'opère souvent d'un coup brusque. C'est de cette brutalité que naît la radicalité par laquelle est tenté le jeune Fida, félicitant intérieurement les terroristes qui comptent le nombre de morts que leurs attentats ont provoqué. Il désintègre ensuite ces convictions extrémistes, claustrophobe dans la cellule du dogme. Des images des victimes du Zero Nine Eleven le ramènent à la réalité de l'humanité universelle plutôt qu'au cloisonnement racial et religieux. C'est donc en repentant qu'il grandit, non sans culpabilité envers les siens. Le paradoxe entre l'Adulte et le Jeune Homme se dessine tout au long de la pièce, signant une prose rythmée d'émotion et d'humour.

Le jeu des acteurs est quasi sans artifices, le décor neutre, la force du récit forme les visuels et le spectateur doit fournir un effort d'imagination pour construire sa propre mise en scène. Par-là, est soulignée la frontière délicate entre réel et fictif dans le témoignage. Marqué par la langue française de Houellebecq à Camus en passant par Cervantes, l'émancipation de Fida passe par la dextérité avec laquelle il la manie. Le théâtre est pointé du doigt en opposition au terrorisme, l'expression artistique anéantirait tout acte de foi.

La mémoire ne peut rester intacte, elle n'est pas une preuve scientifique, mais actualise le récit et permet – en plus d'un partage collectif – une introspection profonde et un retour aux sources. Une histoire témoignant d'une expérience qui doit résonner chez beaucoup de personnes tiraillées entre deux modèles culturels.

«Shahada», un récit sur le déchirement entre les dogmes religieux et l'émancipation



Debby
Termonia

Par Zhen-Zhen Zveny - Publié le 17/09/2022

Fida Mohissen se livre au Théâtre de Poche dans la pièce « Shahada ». Durant 1h15, il témoigne de l'emprise du religieux.

Fida Mohissen, 50 ans, est Syrien. Seul face au public, il se livre sans faux-semblant. « Je suis venu vous parler. Ça ne va pas être facile », confie-t-il dès le départ.

À 26 ans, il débarque à Paris et s'y installe. À cette époque, il a le cul entre deux chaises ; celle de l'Islam dont il respecte jusque-là scrupuleusement les préceptes et celle de sa nécessaire émancipation. Celle d'une vie strictement conçue comme un chemin vers l'au-delà ou celle d'une vie dédiée à l'amour où le chemin possible vers le sacré serait dans la relation à l'autre.

« C'était un documentaire sur les victimes du Zero Nine Eleven, ça défile, des visages, des gens, parents des victimes, femmes des victimes, enfants des victimes, des SMS, des « je t'aime maman »... Mes larmes se sont mises à tomber. J'espérais me réveiller et me dire : Ouf Alhamdulillah c'était un cauchemar... Un Dieu ne peut pas commander ça, Le Dieu qui a commandé ça n'est pas mon Dieu »

Une version de lui plus jeune le confronte à son passé et incarne l'emprise du religieux pour lui rappeler la tradition. Shahada se traduit ainsi : « être présent, être témoin,

attester ». Dans le spectacle éponyme, le Fida d'hier et celui d'aujourd'hui mènent une âpre partie d'échecs. Déconseillée au moins de 16 ans, cette « fiction-témoignage » de « son passage d'une culture à l'autre » fait échos à l'actualité.

Shahada. Au théâtre de Poche jusqu'au 1er octobre.